

Conteuse et autrice de recueils de contes thématiques, Alix Noble Burnand, 69 ans, se définit aussi depuis quelques années comme thanatologue. Formée dans l'accompagnement des personnes en deuil, la Vaudoise œuvre pour que la mort soit un sujet.

La mort et moi

Alix Noble Burnand



Vous arrive-t-il de penser à votre mort ?

A la mienne, souvent. Mais plus encore à mes mortes : à ma fille, décédée à 36 ans d'une chute en montagne, à ma petite-fille qui n'est jamais née, à ma sœur, disparue à la suite d'une longue maladie et de beaucoup de souffrance. Je pense aussi à ma mère de 96 ans, future morte, dont je suis proche et que je soutiens à bout de bras. Toutes ces femmes me questionnent sur ce qui a disparu quand on meurt et sur ce qui persiste. Si le chagrin se dissipe avec le temps, la présence/absence devient plus pesante. Voilà pourquoi le lien avec son proche disparu ne se pétrifie pas, mais continue à évoluer.

Quel est votre premier souvenir avec la mort ?

J'avais 3 ans et c'était l'été. J'étais entrée dans le temple du village, attirée par la fraîcheur qui s'en dégageait. J'ai vu mon père qui officiait en tant que pasteur et ma mère qui jouait de l'orgue. Et j'ai vu l'ogre. C'est-à-dire le bûcheron, un homme grand et fort, traînant toujours derrière lui une odeur d'essence, de sève et de pain, qui impressionnait les enfants. Là, il se tenait debout dans des vêtements du dimanche et émettait dans son chapeau des petits cris, pareils à des miaulements. La vue de cet ogre pleurant parce que sa mère se trouvait dans un cercueil m'a bouleversée.

Avez-vous pris des dispositions concernant votre fin de vie ?

J'ai réalisé, après les obsèques de ma fille, qu'étourdis par nos émotions, nous, ses proches, ne les avions pas organisées

« Parler d'un proche disparu apporte un réconfort fou »

comme elle l'aurait souhaité. Alors, j'ai décidé de préparer mes obsèques avec mes trois fils : on est allés ensemble aux Pompes funèbres, on a réfléchi ensemble à la meilleure solution pour chacun. Tout n'est pas encore calé : cela nous promet de nous donner d'autres occasions de boire un coup !

Quelles obsèques envisagez-vous pour vous ?

Mon souhait est d'être inhumée dans la concession familiale. J'ai déjà payé ma place pour trente ans. Ce qui me plaît dans l'inhumation, c'est que cela respecte un processus biologique. La décomposition lente du corps permet à l'âme de se séparer doucement du corps. L'incinération me paraît beaucoup trop brutale.

Qu'aimeriez-vous laisser comme trace ?

Un nom sur une pierre tombale et deux dates, cela me paraît bien. C'est sobre. Sinon, il restera mes contes. Je viens d'une famille protestante où le verbe est important et où les ancêtres sont racontés. Mon grand-père, par exemple, a été le biographe de son propre père. J'essaie, moi aussi, à travers mes contes de raconter des histoires d'avant et de leur faire un nid dans aujourd'hui.

Où serez-vous quand vous ne serez plus là ?

Sans doute dans les maisons où j'ai vécu et dans leur jardin. Je suis très attachée aux lieux. Et je suis optimiste quant au fait que je puisse m'y rendre. C'est ma fille, rencontrée dans un rêve, qui m'a expliqué comment faire. Il faut se faufiler dans les fentes qu'il y a partout dans le monde visible. Le décès de ma fille m'a fait prendre conscience de la présence des morts autour de nous. Je ne suis pas médium, je ne communique pas avec eux. Mais je perçois leur présence à des petits signes, à des effleurements très légers.

Cela vous choque-t-il de parler de la mort ?

Moi non. Mais parler de la mort reste compliqué pour beaucoup de personnes. Or, quand vous êtes dans le deuil, parler de votre proche disparu apporte un réconfort fou. J'apprécie énormément que quelqu'un me raconte quelque chose de ma fille. C'est comme un morceau de puzzle qu'on m'offre et qui me permet de compléter le souvenir que j'ai d'elle.

PROPOS RECUEILLIS PAR VÉRONIQUE CHÂTEL